A propos de « l'Homme nu » (Plon)

A l'écoute des mythes

Par Michel Izard

Fruit de vingt ans de travail, la « tétralogie mythologique » de Lévi-Strauss, dont le quatrième volume paraît à **l'automne 1971**, anticipe le crépuscule des hommes

Lévi-Strauss est le premier anthropologue à avoir défini rigoureusement l'analyse structurale en fonction des préoccupations propres à sa discipline et à l'avoir – et avec quel brio ! – appliquée systématiquement à l'étude des faits sociaux.

La parution de « l'Homme nu », quatrième et dernier volume de la série des « Mythologiques », venant après « le Cru et le Cuit » (1964), « Du miel aux cendres » (1966) et « l'Origine des manières de table » (1968), permet de prendre, de tenter de prendre la mesure d'une entreprise aujourd'hui conduite à son terme, dont le propos est de mettre en évidence les structures du discours mythique, le domaine d'investigation choisi étant celui des mythes amérindiens.

Lévi-Strauss dit lui-même que, si la rédaction de sa « tétralogie » l'a occupé durant huit années, ses recherches sur la mythologie américaine ont commencé il y a vingt ans. Il n'est pas inutile de mettre en place ici quelques jalons. En 1949, Lévi-Strauss publie « les Structures élémentaires de la parenté », qui va renouveler pour une large part les études sur la parenté et le mariage et très vite diviser les spécialistes en partisans et adversaires de sa thèse. Dans cet ouvrage magistral, Lévi-Strauss propose une nouvelle méthode d'approche des faits anthropologiques qui s'apparente aux méthodes de la linguistique structurale (1).

Certes, Lévi-Strauss n'a pas « inventé » l'analyse structurale : la linguistique structurale, au moment où il la sollicite, a derrière elle un long passé à l'aune de l'histoire des sciences humaines modernes, et l'anthropologie structurale est en gestation depuis Durkheim. Mais Lévi-Strauss est le premier anthropologue à l'avoir définie rigoureusement en fonction des préoccupations propres à sa discipline et à l'avoir – avec quel brio ! – appliquée systématiquement à l'étude des faits sociaux. La trilogie qui devait nous mener des « structures élémentaires » aux « structures complexes » de la parenté et de celles-ci aux systèmes d'attitudes est restée inachevée avec la parution de son premier volet.

Une immense terre vierge

En 1955, Lévi-Strauss expose ce qu'il entend par « analyse structurale des mythes » et, trois ans plus tard, fournit une preuve éclatante de la validité de son approche en l'appliquant à l'étude d'un cycle mythique des Indiens tsimshians de la côte nord-ouest. Après la pause épistémologique marquée par la publication de « la Pensée sauvage » (1962), Lévi-Strauss donne la parole à *« cette grande voix anonyme qui profère un discours venu du fond des âges »* ; Lévi-Strauss ne nous parle pas des mythes, les mythes se parlent entre eux et le mythographe nous permet d'écouter ce qu'ils disent et de les entendre.

Qu'est-ce donc qu'un mythe ? A s'en tenir à l'expérience immédiate de l'observateur, c'est une histoire racontée par un informateur, histoire qui lui a été transmise et qu'il transmet, qui met en scène l'homme et l'univers naturel associés dans des épisodes d'une grande puissance dramatique, ce qui n'exclut pas l'absurdité apparente des situations, de sorte que la compréhension littérale que l'on a du récit est inséparable du sentiment qu'a ce premier niveau il n'y a rien à comprendre et que « s'il y a » du compréhensible, il se situe nécessairement « ailleurs ».

Le mythe appartient au domaine du langage mais a des « propriétés » particulières et, dit Lévi-Strauss

Roger-Viollet

« La Danse des braves à Fort Snelling », lithographie d'après George Catlin (1796-1872)

dans son article de 1955, *« ces propriétés ne peuvent être cherchées qu'au-dessus du niveau habituel de l'expression linguistique »*. De tels récits, les anthropologues en ont recueilli des milliers en Amérique du Sud, et surtout du Nord, de sorte que le mythographe dispose d'une immense bibliothèque de mythes provenant bien souvent de sociétés dont la culture s'est dissoute sous le choc de la culture occidentale, quand ses représentants n'ont pas été, pour la plupart, exterminés.

Message à décrypter

Le mythe est bien évidemment au départ une création individuelle mais, à peine « né », à peine « dit » pour la première, fois, il est pris en charge par le groupe au sein duquel il a été inventé. Le mythe naît et meurt, reste localisé ou voyage, et toujours se transforme : *« Tout mythe est une transformation locale d'un autre mythe. »* Ce perpétuel engendrement est capital et, alors qu'on s'est longtemps demandé *« comment les hommes pensent dans les mythes ? »* le progrès décisif fait par l'anthropologie structurale réside en ce qu'elle se demande « comment les mythes se pensent dans les hommes ? » et, à la limite, « comment les mythes se pensent entre eux ? ».

Le sens des mythes réside dans ce « comment » de l'engendrement.

« La vérité du mythe, dit Lévi-Strauss, *n'est pas dans un contenu privilégié. Elle consiste en rapports logiques dépourvus de contenu ou, plus exactement, dont les propriétés invariantes épuisent la valeur opératoire puisque des rapports comparables peuvent s'établir entre les éléments d'un grand nombre de mythes différents. »*

Il y a donc une logique à découvrir, et cette logique n'a rien à envier à la logique scientifique dont elle se distingue seulement sous le rapport des choses auxquelles elle s'applique ; elle consiste en « rapports d'intelligibilité » entre les mythes, de sorte qu'un mythe particulier n'est qu'une « application restreinte » d'un « schèma » ou de « schèmes » locaux que l'analyse n'a d'autre but que de finalement mettre en évidence.

A étudier la configuration de ces « messages », il apparaît qu'il n'existe pas entre eux un procès linéaire d'engendrement, mais plusieurs, sinon un nombre illimité, si l'on considère un corpus important. Tout se passe comme si le jeu incessant des oppositions, des symétries et des inversions à quoi se réduit opératoirement le procès d'engendrement nous faisait saisir l'univers mythique, ici envisagé du dedans, selon des cheminements plus riemanniens qu'euclidiens : le mythe est « ouvert » mais la mythologie est « close ».

Dans la conduite de l'analyse, certains angles d'attaque sont privilégiés du point de vue de leur rendement opératoire. Un message est décrypté à l'aide d'un « code » ou de plusieurs codes qui révèlent chacun un aspect de la substance mythique. Lévi-Strauss n'écrit pas une mythologie, il nous révèle un métamythe immanent à cette substance et intérieur à elle. Paradoxe des mythes : ils « disent tous la même chose », mais l'examen des modalités de ce dire nous conduit à considérer que la pensée mythique ne se distingue pas épistémologiquement de la pensée philosophique ou de la pensée scientifique par les moyens qu'elle utilise : *« La pensée opéra-*

Le mythe est bien évidemment au départ une création individuelle mais, à peine « né », à peine « dit » pour la première fois, il est pris en charge par le groupe au sein duquel il a été inventé.

toire humaine, dit Lévi-Strauss, *est ici aussi complètement à l'œuvre qu'ailleurs.* »

« Le Cru et le Cuit » s'ouvre sur la présentation d'un mythe des Indiens bororos du Brésil qui met en scène un jeune homme à qui son père fait subir diverses épreuves pour le punir d'avoir eu des relations incestueuses avec sa mère. Ce mythe du dénicheur d'oiseaux (son père le convie à une chasse aux aras qui nichent au sommet de rochers abrupts) sert de « mythe de référence » à l'ouvrage entier et porte le numéro 1 d'une série de quelque 800 mythes qui sont examinés au long des quatre volumes. Le mythe du dénicheur d'oiseaux appartient à un ensemble de mythes sur l'origine de la cuisine et sur le rôle médiateur du feu, qui transforme la nourriture crue en nourriture cuite, forme, parmi d'autres, du passage de la nature à la culture. « Du miel aux cendres », comme l'indique bien son titre, prolonge « le Cru et le Cuit », et thématise notamment, l'origine du miel et du tabac. D'emblée nous est donnée l'articulation fondamentale entre ce thème et ceux qui concernent l'origine de la cuisine, celle de la viande et celle des parures.

L'analyse de la mythologie nord-américaine donne tout son sens au schéma général de l'univers mythique. Tandis que la mythologie sud-américaine privilégiait la réflexion sur l'origine de la cuisine, celle du nord s'interroge sur l'origine du commerce.

Pehriska-Ruhpa (Deux Corbeaux), aquatinte de Karl Bodmer (1809-1893)

Roger-Viollet

Jusqu'à présent, Lévi-Strauss n'a guère quitté le sous-continent sud-américain. Avec « l'Origine des manières de table », l'aventure que vit le lecteur (moins intensément, hélas ! que ne l'a vécue l'auteur) prend un tour vertigineux. Partis du mythe du dénicheur d'oiseaux, nous allons passer, après l'examen d'un nouveau mythe de référence encore sud-américain (le mythe tukuna du chasseur Monmanéki et de sa femme), à la mythologie nord-américaine qui va fournir avec le thème des épouses des astres un nouveau fil conducteur aussi important que le thème du dénicheur d'oiseaux, les deux séries de mythes entretenant entre eux, aux transformations près, des rapports étroits.

« Le Cru et le Cuit » était consacré pour une large part à l'origine de la cuisine ; « Du miel aux cendres », aux « entours » de la cuisine (le miel et le tabac) ; « l'Origine des manières de table » est consacré entre autres aux « contours » de la cuisine : la digestion (pôle de la nature) et les manières de table (pôle de la culture). Nous avons rencontré successivement une « logique des qualités sensibles », une « logique des formes » et une « logique des propositions », voici qu'en abordant l'Amérique du Nord nous assistons à l'émergence d'une éthique, en attendant celle d'une économique. Tout au long du troisième volume, nous passons sans cesse d'un sous-continent à l'autre ; en Amérique septentrionale, l'immense corpus mythique disponible est sollicité pour saisir une matière qui, un instant, semble se dérober. On a dit qu'avec « l'Origine des manières de table » Lévi-Strauss avait infléchi sa méthode alors qu'il nous paraît qu'il ne l'a jamais mieux maîtrisée.

Nature et culture

Avec « l'Homme nu », l'aire d'investigation se restreint d'abord (mythes des Indiens klamaths et modocs) pour s'élargir ensuite et se réduire enfin aux mythologies de petites sociétés de la côte ouest (Oregon). Pourquoi « l'Homme nu » ? Le titre de l'ouvrage peut s'éclairer en référence à la catégorie du cru, la congruence entre le cru et le nu étant posée au sein de l'immense trame que nous sommes conviés à considérer où, très tôt (au début du second volume), le thème de la parure et celui, plus général, des biens culturels, sont apparus. Mais Lévi-Strauss est trop sensible aux ressources du langage pour que cet « homme nu » ne soit pas autre chose qu'un homme au sens strict non vêtu, compte tenu que le volume en question est celui sur lequel s'achève sa tétralogie. Celle de Wagner s'achève, avec la mort de Siegfried, sur le crépuscule des dieux ; la tétralogie mythologique, nous dit son auteur, anticipe le crépuscule des hommes ; dès lors, « l'homme nu » n'est-il pas simplement l'homme dans sa vulnérabilité première (face à la nature non domestiquée) ou dernière (face à la nature domestiquée), puisque nous associons ordinairement, en opposant l'homme à l'animal, nudité et vulnérabilité ?

L'analyse de la mythologie nord-américaine donne tout son sens au schéma général de l'univers mythique tel qu'il a été posé dès le début du second volume des « Mythologiques ». Tandis que la mythologie sud-américaine privilégiait la réflexion mythique sur l'origine de la cuisine, celle du nord s'interroge sur l'origine du commerce, le balancement entre le cru et le cuit se répercutant en une opposition entre les marchandises partagées (nature) et les marchandises échangées (culture).

Parvenu au terme de sa démarche, Lévi-Strauss s'interroge sur la raison d'être de la profonde homogénéité de la substance mythique qu'il a manipulée au long de ses quatre ouvrages. A-t-on (hypothèse extrême) affaire à des rencontres fortuites ou bien les mythes inventoriés ne sont-ils que des aspects locaux et partiels d'un mythe unique, ce que, d'ailleurs, l'analyse formelle du discours mythique concéderait volontiers ?

Lévi-Strauss considère que l'on peut répondre affirmativement à la seconde des deux questions si, et seulement si, des mythes existent « à l'état naturel » qui correspondent au métamythe élaboré par l'analyste. Or de tels mythes existent bien, et le chemin

suivi depuis le territoire bororo nous conduit sur la côte orégonienne, où la validité de l'analyse peut être vérifiée : les derniers mythes examinés dans « l'Homme nu », qui proviennent d'une petite région de l'ouest des Etats-Unis, ont pour thème le dénicheur d'oiseaux, l'origine de l'eau et du feu et les épouses des astres.

Mais il y a plus. Dans ces mythes, sur lesquels s'achève l'enquête, plusieurs des thèmes majeurs rencontrés dans les quatre volumes des « Mythologiques » sont à l'œuvre, associés par paires, sans qu'aucune de ces paires soit isolée. L'hypothèse du mythe unique est vérifiée, quelle que soit par ailleurs la raison (historique) de la localisation particulière de ses occurrences réelles : *« Ainsi,* dit Lévi-Strauss, *se pourrait-il que la plus ingrate des quêtes reçût sa récompense : celle d'avoir, sans le chercher ni l'atteindre, déterminé le lieu de cette terre anciennement promise où s'apaiserait la triple impatience d'un plus tard qu'il faut attendre, d'un maintenant qui fuit, d'un vorace autrefois qui attire à lui, désagrège, effondre le futur dans les ruines d'un présent au passé déjà confondu. »*

Réponse aux philosophes

« Le Cru et le Cuit » était construit comme une œuvre musicale dont l'« ouverture » exposait le propos de l'auteur. Dans les volumes suivants, le découpage du texte redevient « littéraire » mais la conclusion générale de la série, sur laquelle s'achève « l'Homme nu », est un « final » qui répond à l'« ouverture » et donne d'un coup à la série entière des « Mythologiques » le statut d'œuvre musicale. Dans ce final, Lévi-Strauss, abandonnant le « nous » des mythes auxquels il a donné la parole, revient au « je » du savant et de l'homme pour justifier sa tentative (et souligner que celle-ci a réussi) et développer librement les réflexions que lui inspirent la considération du travail accompli.

Après être revenu sur certaines propriétés du discours mythique, Lévi-Strauss répond aux objections qui lui ont été présentées, certaines d'entre elles ne prenant quelque relief, par-delà leur indigence même, que parce que, précisément, Lévi-Strauss les relève. Un long développement est réservé aux critiques adressées par les philosophes, qui prend les allures d'une véritable danse du scalp. D'emblée, Lévi-Strauss déclare que ses travaux ne pourraient, *« dans la meilleure des hypothèses, contribuer qu'a une abjuration de ce qu'on entend aujourd'hui par philosophie »*. Pourfendu le mysticisme, *« les mythes ne disent rien qui nous instruise sur l'ordre du monde, la nature du réel, l'origine de l'homme ou sa destinée »*, leur richesse, on l'a vu, est ailleurs ; pourfendus le néo-existentialisme et les néo-structuralismes par cet antiphilosophe sans doute aussi peu à d'aise au Café du Commerce que dans les salons. C'est aux philosophies du sujet que Lévi-Strauss réserve ses attaques les plus mordantes. Jamais sans doute un homme de science occidental, de formation philosophique de surcroît, n'aura bousculé plus rudement le « sujet », *« cet insupportable enfant gâté qui a trop longtemps occupé la scène philosophique, et empêché tout travail sérieux en réclamant une attention exclusive »* et ne se sera placé plus délibérément du côté de la *« rationalité sans sujet »* contre les tenants du *« sujet sans rationalité »*.

Après avoir dialogué, cette fois sereinement, avec les linguistes et les anthropologues, et avoir repris minutieusement l'analyse des rapports entre le langage mythique et le langage musical, qui éclaire a posteriori l'organisation du premier volume des « Mythologiques », Lévi-Strauss, dans les toutes dernières pages de « l'Homme nu », défend, une nouvelle fois, sa démarche avec vigueur, presque avec violence et, au passage, réaffirme le primat de l'axiomatique binaire. Pour Lévi-Strauss, *« la puissance incomparable »* du structuralisme est à la mesure de son ambition de *« lancer des ponts entre le sensible et l'intelligible »*, de *« réintégrer l'homme dans la nature »*. Emergence et crépuscule de l'homme dialectique perpétuelle de l'être et du non-être : Lévi-Strauss, en quelques lignes éblouissantes de ce beau final, nous rappelle quelle est notre condition, en quoi consiste *« l'opposition fondamentale »* en laquelle se révoltent toutes celles que les mythes recensent.

Ainsi, l'histoire d'un jeune homme incestueux racontée par les Indiens bororos nous a conduit aux premières et aux plus profondes interrogations de l'homme sur lui-même immergé dans le monde et sur ce monde. Lévi-Strauss nous met à l'écoute des cultures indiennes que nous avons détruites ou que nous détruisons chaque jour, à l'écoute enfin de l'écho anticipé de notre future disparition ; dans sa prodigieuse tétralogie, l'une des très grandes œuvres d'un temps peut-être mal disposé à l'accueillir comme elle doit l'être, il nous met aussi à l'écoute de lui-même et nous devons écouter cette voix, tour à tour haute (et non dénuée d'humour) quand c'est le savant qui parle, et basse, frémissante, quand c'est l'homme.

Un Iroquois, lithographie d'après George Catlin

Roger-Viollet

MICHEL IZARD

(1) La linguistique structurale, ou sémiologie, date principalement des travaux du linguiste suisse Ferdinand de Saussure, qui, ces dernières années, ont inspiré Merleau-Ponty, Barthes, Lacan, Foucault et, bien entendu, Lévi-Strauss. Saussure avait découvert que le langage revêt plusieurs significations et qu'il doit être analysé sur deux plans : immédiat (synchronique) et historique (diachronique).